

POUR UNE CREATIVITE FEMINISTE

Contribution au débat *Women's Voices and the Via Negativa*

(Réaction à l'article « The Professor of Parody » de Martha C. Nussbaum et au forum 1 Enrique Pardo/Nick Hobbs.)

Stages de développement personnel, ateliers d'écriture, cours de danse, de chant, de théâtre : leur dénominateur commun me frappe. Toujours les femmes s'y bousculent. Milieux sociaux et générations se mêlent, mais une présence masculine fait, en général, figure d'exception.

Or qui enseigne, qui occupe le devant de la scène et monte des projets ? Bien souvent des hommes. Loin de moi l'idée de le leur reprocher. Certaines femmes passent leur vie de stage en stage. Elles se maintiennent dans une position infantilissante de perpétuel apprentissage à faire, quand les hommes FONT — tant il est vrai qu'on apprend en faisant. « Je ne suis pas encore tout à fait prête », « Je suis presque au point » sont des leitmotifs de femmes qui ne réussissent pas à s'extirper d'un stéréotype culturel et social de soumission trop bien intégré. De soumission mais aussi de perfection, qui alors justifierait l'entreprise (or la perfection n'existe pas !). Je vois des hommes — et des femmes bien sûr, mais minoritaires — monter des projets, faire des erreurs, apprendre ; et être valorisés par ces expériences. Combien de femmes ruminant leur frustration de n'être pas entendues alors qu'elles ont des choses à exprimer... mais n'ont rien dit !

Pour revenir sur le débat houleux qui oppose Judith Butler et Martha C. Nussbaum, auteur de l'article « The Professor of Parody », je voudrais dire mon accord avec chacune de leurs visions. Une « réponse de normande » qui se doit d'être argumentée !

Martha C. Nussbaum défend les femmes « affamées, illettrées, violées, battues » et la nécessité impérieuse de poursuivre le combat féministe traditionnel, dont le terrain d'action privilégié se situe dans la sphère sociale et législative. Selon Judith Butler, les structures traditionnelles perpétuant l'inégalité entre hommes et femmes ne changeront jamais en profondeur donc elle prône la subversion, une conception de l'acte politique comme « performance parodique » (traduction approximative, pour plus de précautions, je vous renvoie au texte lui-même).

Pour l'instant, l'un n'exclut pas l'autre. Mais les conséquences que chacune tire de son hypothèse de départ sont un peu tortueuses. Judith Butler semble aller jusqu'à un certain esprit libertaire : quand un changement légal pourrait intervenir en faveur des femmes, il faudrait souhaiter qu'il n'en fut rien pour que l'espace du dominé demeure, comme lieu potentiel de subversion. Martha C. Nussbaum lui reproche alors d'avoir des préoccupations de nantie, femme libre et autonome désintéressée du sort de celles « affamées, illettrées, violées, battues ».

Bien sûr, il faut perpétuer le combat féministe traditionnel car la loi se doit de protéger le plus faible. Mais ce n'est pas suffisant. Il est aussi du devoir des artistes et des intellectuels de former une avant-garde questionnant la société sur ses mécanismes, fut-ce des préoccupations de « nantis ». Or la timidité féminine à se penser capable, à laquelle je fais allusion plus haut, constitue selon moi un frein majeur à l'évolution du féminisme. J'entends ici féminisme comme vecteur d'un rapport égalitaire entre les sexes, un rapport apaisé où chacun puisse trouver sa place.

Pour rentrer dans le débat initié par Nick Hobbs sur les voix de femmes, je voudrais souligner avec lui comme certaines chanteuses s'accrochent au rôle qui leur est

traditionnellement attribué. Ainsi en est-il du jazz, où les stéréotypes vocaux imposent en général un timbre chaud et lisse. Quant à son petit frère, le rap, la répartition des rôles y est encore plus caricaturale. Le propos masculin s'affirme politique. La voix féminine sert d'ornement. On peut le constater, le regretter. Et après ? Ce sont les limites du féminisme traditionnel et de son action juridique.

Le grand chambardement ne pourra qu'être individuel et intérieur aux femmes. Cela passe selon moi par certains deuils à faire, comme celui de la représentation de victime. Oui, les femmes ont été victimes de la domination masculine pendant des siècles. Mais c'est comme le passage de l'adolescence à l'âge adulte : on ne peut pas éternellement en vouloir à ses parents. On ne peut pas éternellement en vouloir aux hommes. Si dans les médias, les stéréotypes ont la vie dure, c'est de notre responsabilité. Aucune loi ne pourra empêcher qu'on exhibe une femme en petite tenue pour vendre une voiture. En revanche, il est du devoir des femmes de prendre confiance en elle, de prendre leur place, de faire entendre leur voix, en toute responsabilité.

En toute responsabilité mais sans culpabilité, sentiment dans lequel bien des femmes nagent comme des poissons dans l'eau ! Je suis parfois soupçonneuse quand j'entends certaines femmes dire se responsabiliser en assumant tout ce qui leur arrive... et prendre en charge des choses qui ne leur appartiennent pas. Je crois malheureusement qu'il existe aussi de l'injustice et de l'arbitraire. Je ne crois pas que les femmes battues et violées sont responsables de ce qui leur est arrivé. En revanche, elles devront essentiellement compter sur elles-mêmes dans le processus de guérison. De la même façon, sur le plan historique et non plus individuel, réaliser la responsabilité des femmes ne peut se faire sainement que sur les bases d'un constat lucide du rapport dominant/dominé.

Pour reprendre l'image alchimique des chimères, soyons des colombes à cœur de lion. Je suis convaincue que les femmes ont une voix particulière à faire entendre, n'en déplaise à Judith Butler qui perpétue cette idée selon laquelle les distinctions de genre sont artificielles. Une voix qui vient des entrailles, mais j'imagine davantage des entrailles fumantes qu'en voie de décomposition !

Janis Joplin et Tina Turner nous ont fait entendre une voix qui venait des entrailles. Je voudrais vous faire partager ma quasi-vénération pour une chanteuse injustement méconnue, Linda Sharrock, qui elle aussi explore les méandres de l'âme féminine. Et je m'interroge ici sur la dénomination de notre forum de discussion « via negativa ». Pourquoi « negativa » ? Il y a dans l'indignation, la révolte, une part destructrice mais aussi une soif folle et désespérée de changement, d'un autre monde à venir. Je ne peux m'empêcher de percevoir ce « negativa » comme un écho misogyne à la rage féministe, pourtant fondamentalement empreinte de vitalité (et toc : voilà une petite provocation à laquelle j'espère Nick réagira).

Maryline Guitton
3 décembre 2004

N.B. de Enrique Pardo : c'est moi qui ai suggéré la notion de « via negativa », notamment en relation à Janis Joplin, figure à l'origine de la requête faite à Nick de nous présenter son point de vue sur les voies / voix « négatives » de femmes. Et ceci suite à sa présentation l'année dernière de Captain Beefheart. La notion de « via

negativa » décrit une vaste tradition gnostique / mystique / artistique, de personnes qui s'engagent dans une négation des valeurs « positives » d'une tradition, société, religion, etc. Ici ce serait aussi la révolte contre voie/voix féminine, jolie et bien rangée...